

Banco?

Chrystine Brouillet

Numéro 14, juin–juillet–août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brouillet, C. (1984). Compte rendu de [Banco?] *Nuit blanche*, (14), 69–69.



ROMANS POLICIERS

par Christine Brouillet

BANCO ?

Ce n'est pas une nouvelle, la vie est chère. Même pour les mordus du polar, le coût des livres est effrayant; avant d'acheter un roman, on aimerait bien savoir si le seul frisson qu'il nous garantit est son prix élevé. Les couvertures noires, rouges, glacées, violentes, les titres accrocheurs, énigmatiques, les résumés inquiétants où l'éditeur vous promet inlassablement le suspense-à-vous-couper-le-souffle ne facilitent guère le choix du lecteur. Dans la roulette des libraires, j'ai misé quatre fois.

Camisole Gérald Moreau, Éd. du Rocher

Dans le désert du Nevada, l'enfer d'une prison psychiatrique. Prison et non institution car les femmes qui y sont détenues sont de dangereuses psychopathes, des monstres sanguinaires, des tueuses démentes. Vincent Palmas, reporter, vient les observer avec son équipe de télévision. En échange d'un scoop, il accepte de prendre à son bord un des gardes de l'établissement, lequel dit vouloir quitter «cette maison de dingues». L'avion s'écrase. Deux survivants: Vincent et 4511, une malade que le garde avait fait évader en la cachant dans l'avion au départ. 4511 est peut-être folle, mais elle est belle. De plus en plus belle pour Vincent, de moins en moins folle. Si on l'avait enfermée arbitrairement? Survivre, survivre dans le désert pour connaître la vérité sur 4511.

Un bon thriller. Des personnages assez intéressants. Un secret évidemment intrigant. Mais un style désolant. Gérald Moreau a la bonne

combinaison: action + amour = suspense; il était inutile d'y ajouter des effets de style ridicules et agaçants.

La nuit de l'égorgeur, William P. McGiven, Libre Expression

William P. McGiven n'a pas fait l'erreur de Moreau; son style est froid, plutôt impersonnel, anonyme. Le lecteur peut se consacrer uniquement à l'intrigue: à New York, tous les 15 octobre, un psychopathe torture, viole, égorge une adolescente. Sacrifice rituel que les autorités policières doivent empêcher à tout prix évidemment. Dès qu'on apprend la disparition de Kate, c'est la mobilisation générale. Mobilisation, voilà un terme familier au père de Kate, ancien officier de l'armée qui pistera lui aussi Gus Soltik, l'égorgeur. Quand, comment retrouvera-t-il sa fille? Dans quel état? Une nuit chaude pour les héros, tiède pour la lecture; le récit si classique est malheureusement prévisible. Les westerns policiers se ressemblent trop; cependant, qui n'a pas lu une histoire d'enlèvement avec des bons et des méchants trouvera plaisir à cette lecture. Les descriptions de Central Park ajoutent une touche d'exotisme au roman et l'originalité des concepts linguistiques de l'Égorgeur est une trouvaille intéressante.

La nuit rouge, Jean-François Coatmeur, Albin Michel

Une autre nuit... On essaie ici de faire la lumière sur le suicide de Djamel, un Marocain vivant à Brest sans

aucune raison de mourir. Il n'était pas dangereux comme son frère Karim qui sort de tôle, il ne militait pas vraiment dans les mouvements «subversifs». Qui dérangeait-il? Car on l'a assassiné, ça, Karim peut le jurer! Avec l'aide de Marie-Marthe et Aude qui ont aimé Djamel, avec la complicité d'un copain journaliste, Karim s'applique à venger son frère. Gêner certaines personnes serait-il héréditaire?

Coatmeur a dédié *La nuit rouge* à Sébastien Japrisot. La complicité dépasse la dédicace: Aude rappelle Elle de *L'été meurtrier*, la construction du récit où le temps s'étire, se contracte, se détend, le caractère intimiste du texte, le nerf de l'intrigue cousinent le style Japrisot. Coatmeur écrit bien, clairement, vigoureusement, tendrement. Ses personnages, si différents les uns des autres, retiennent l'attention et habitent une histoire de l'Histoire: le racisme.

Passage des singes, Jean-François Vilar, Renaissance

Passage des Singes est un roman fabuleux. Merveilleux, dans le sens presque strict du terme: notre histoire est épique non? Vilar l'a compris. Il nous la raconte avec une belle qualité d'émotion; l'ironie est poétique, la poésie romantique, le romantisme charnel et tendre, la tendresse bousculée, agitée, l'agitation politique. La politique est bien utile aux personnages mais n'est pas surexploitée au détriment du lecteur. Un lecteur qui fait «banco» en choisissant *Passage des Singes*. Il faut absolument lire Vilar et le relire. ■